



TARIQ TEGUIA

là où il est

Emmanuel Burdeau

Tariq Tegua est né à Alger en 1966. Deux de ses courts-métrages, ainsi que les trois longs-métrages qu'il a réalisés à ce jour, sont montrés au Centre Pompidou du 6 au 15 mars. Le troisième, *Révolution Zends* (2013), sort le 11 mars, distribué en personne et en direct par l'auteur.

« Inland (Gabbia) », 2008.
138 mn, couleur.
Avec/with Abdelkader Affak,
Ines Rose Djakou, Ahmed Benaïssa,
Fethi Gharès, Kouider Medjahed,
Djalila Kadi-Hanifi Malek.
(Neffa films/Zendj)

■ Que le Centre Pompidou consacre un événement à une œuvre naissante dit assez l'importance d'un travail encore mal connu. Que la dernière production de cette œuvre sorte sans autre distributeur que son auteur indique également les difficultés, l'isolement, l'autarcie dans lesquels celle-ci se fait – quatre années et seulement 350 000 euros pour *Révolution Zendj* –, même si Tegua peut notamment compter sur le soutien de son frère Yacine, à la fois producteur et co-scénariste. Dire qui est Tariq Tegua est accessoire. Où est-il ? Voilà qui importe bien davantage. La question vient des films, où elle a acquis la régularité d'un leitmotiv. Où sommes-nous ? Là est l'affaire. La réponse tient en peu de mots : « Vous êtes ici. » Tel est le message que Zina lit en souriant sur une carte, dans *Rome plutôt que vous* (2006). À quoi son compagnon répond, désignant un point plus au nord : « Mais nous aimerions être là. ». À Rome, par exemple, où Kamel projeta un temps de s'enfuir. « Nous sommes ici ». Le topographe d'*Inland*, (2008) en mission dans le sud algérien, le dira à son tour. L'homme est dans sa voiture, une clandestine africaine assise à ses côtés. Après l'avoir découverte dans son mobil-home, il a entrepris de la conduire vers le Nord. Puis il a cédé à sa demande de faire route vers le sud, jusqu'à la frontière de son pays. À l'approche de la fin, un autre échange du même genre aura lieu entre eux, lorsque Malek peinera à distinguer la jeune femme parmi les pierres, dans sa jellaba couleur de sable : « Où es-tu ? – Je suis ici. »

C'EST OÙ, LÀ ?

Les mêmes phrases concluent *Révolution Zendj* (2013). Ibn Battûta a fait un long voyage. D'Alger à Beyrouth puis de Beyrouth en Irak, le journaliste a enquêté sur les Zendjs, ces esclaves noirs employés à l'assèchement des marais de l'Euphrate dont, il y a douze siècles, la révolte menaçait l'empire arabo-persan. Pourquoi les Zendjs ? Parce qu'un manifestant a lâché ce nom devant lui et que Battûta a l'intuition que la compréhension des luttes d'aujourd'hui nécessite celle des luttes d'hier. Entré en possession de pièces de monnaie datant des Zendjs, il en a remonté la piste jusqu'au delta de l'Euphrate, conduit par un guide qui, au milieu de nulle part, l'assure que c'est là. Quoi, là ? Il n'y a rien. Oui, mais c'est là. Film après film, Tegua a gardé le *là*, tout en s'efforçant d'en élargir l'inscription. Dans les courts-métrages, *Ferrailles d'attente* (1998) et *la Clôture* (2002), c'était Alger, et dans le

second le quartier populaire de Bab El Oued en particulier. Dans *Rome plutôt que vous*, c'est Alger encore et sa proche banlieue, la Madrague. Dans *Inland*, ce sont Oran, la région de Saida, le désert et, au-delà, l'ensemble du continent africain. Dans *Révolution Zendj* enfin, c'est tout le bassin méditerranéen, Alger, Beyrouth, l'Irak, mais aussi Thessalonique et Athènes.

NOUS SOMMES ICI

Tariq Tegua est un esthète traceur de lignes, un cartographe. Des cartes et des diagrammes, des vues aériennes figurent dans tous ses films, et ce dès l'ouverture de *la Clôture*. *Inland* n'a pas été écrit à partir d'une note d'intentions, mais d'une « table de navigation ». Le film suivant procède des voyages effectués pour la présentation de celui-ci dans des festivals, et non, comme on pourrait le croire, des « Printemps arabes », auxquels sa conception est de toute façon antérieure. Ce qu'affirme ce cinéma est à la fois tenu et radical : nous sommes ici. Où que nous soyons, qui que nous soyons. Y compris au milieu de nulle part, surtout au milieu de nulle part, et même si nous préférierions être ailleurs. L'affirmation est politique – c'est celle d'un art qui refuse l'effacement des luttes méditerranéennes – et esthétique : il s'agit de remettre l'Algérie sur l'atlas mondial du cinéma. Le cinéaste en a résumé le sens dans un entretien donné à la

revue *Vertigo* (n°47, automne 2014), qui donne la mesure de sa redoutable intelligence : « Ne comptez pas sur nous pour ne plus être là, n'espérez pas notre disparition. » L'insistance à répéter que nous sommes ici, dans les circonstances les plus variées et parfois les plus incongrues, a bien sûr aussi une valeur d'étrangeté, un accent de dérision ou d'absurdité, sensible dans les échanges cités, ou dans cet autre entendu au détour de *Révolution Zendj*, lorsqu'à celui qui déclare vouloir partir en Amérique, il est rétorqué : « C'est où, l'Amérique ? » L'Amérique, justement, est une piste, qu'esquissent des citations d'Allen Ginsberg et de Walt Whitman, ou encore l'adaptation théâtrale par de jeunes Grecs de *Mobile* de Michel Butor, sous-titré « Étude pour une représentation des États-Unis ».

Ici est donc aussi ailleurs, l'ombre ou la trace, le fantôme d'un ailleurs. Autre film dans le film, autre lieu, une autre carte sur un autre mur. Il faut dès lors voir un manifeste, et non seulement un hommage, si, dans *Révolution Zendj* toujours, au cours d'un vernissage se surimpressionnent sur les visages des protagonistes les images du film palestinien de Jean-Luc Godard, Jean-Pierre Gorin et Anne-Marie Miéville, précisément intitulé *Ici et ailleurs* (1974). Le cinéaste explique qu'il veut « mettre en lumière certains aspects de l'Algérie contemporaine » : la prolongation d'une guerre



« Révolution Zendj ». 2013. 2h 17.

Avec/with Fethi Gares, Diyanna Sabri, Ahmed Hafez, Wassim Mohammed Ajawi, John W. Peake, Sean Guillette, Ghassan Salhab, Fadi Abi Samra.
(Production : Le Fresnoy, Neffa Films, Zendj, Mirrors, Captures)



sourde, dans *Rome plutôt que vous* ; le retrait et le contre-coup propres à un après-guerre, dans *Inland* ; une certaine communauté de luttes à l'échelle de la Méditerranée, dans *Révolution Zendj*. Mettre en lumière, surimpressionner, mettre en rapport. Mettre en rapport un pays avec l'aire géographique à laquelle il appartient, reconnecter les luttes, partir à la recherche des fantômes du passé qui continuent de hanter le présent...

Dans une telle perspective, cette œuvre obsédée par la nécessité d'un *ici* ne cesse de se décentrer afin de mener ses héros jusqu'au point où tout se dissout. La silhouette de Malek s'estompe dans la blan-

cheur du désert, à la fin d'*Inland*, et c'est de là que semble émerger Battuta, au début de *Révolution Zendj*, même s'il s'agit en vérité de la fumée des gaz lacrymogènes.

FANTÔMES DE LA MODERNITÉ

Sur la carte de ce cinéma, les points et les lignes, les dérives et les glissements latéraux font en outre fréquemment place à toute une variété de registres expressifs ou discursifs. Parmi ceux-ci, certains servent à restaurer une frontalité venant affirmer par d'autres moyens la prétention des films à avoir proprement lieu. Ce sont, dans *la Clôture*, les monologues du désespoir lancés



telles des bouteilles à la mer. Ce sont les cartons de *Rome plutôt que vous*, au sens du muet, mais aussi au sens littéral de cartons couverts d'inscriptions qu'un figurant présente à la caméra. Ce sont les débats politiques d'*Inland*, tenus en un endroit que rien ne raccorde au reste. Ce sont les superpositions, les reflets sur plusieurs couches de *Révolution Zendj*, d'une vitre, d'une chambre d'hôtel ou d'un pays l'autre. Ce sont des figures qui surgissent un instant, puis disparaissent. Réfugiés, marcheurs, voyous... Amis, ennemis, cadavres... Et c'est la musique, entendue ou vue, *off* ou *in*, lointaine ou toute proche, soudain.

Inland est le film dans lequel Tegua a articulé avec le plus de force et de patience l'*ici* et le *partout*, l'*ici même* et l'*ici partout*. D'un côté le travail de mesure du topographe, de l'autre celui d'une fiction allant vers l'immensité, la piste qui se brouille et le soleil qui brûle les lignes. *Révolution Zendj* est un film plus ambitieux – d'une ambition inédite dans le cinéma contemporain – mais aussi moins accompli. À la fois plus flottant et plus appuyé. Peut-être est-ce que, voulant reconnecter les luttes, Tegua n'a pu échapper à certaine généralisation hâtive, dont témoigne, entre autres, le final insurrectionnel grec passé au filtre rouge.

Le cinéaste a par ailleurs toujours été plus à l'aise pour dessiner des trajets que pour dessiner les figures prises dans ces trajets. Le trio vagabond de *Rome plutôt que vous* est une superbe invention, tout comme le topographe d'*Inland* avec sa mine fatiguée mais débonnaire de rock star sur le retour. Les nombreux personnages qui traversent *Révolution Zendj* séduisent moins, à commencer par les *contractors* yankee échappés d'un Godard, moins le génie et la fureur burlesques. Le film, dans l'ensemble, paraît frappé d'un défaut d'incarnation : silhouettes fragiles, post-synchronisations étranges... Il se trouve aussi que, on l'aura compris, les fantômes de Tegua ne sont pas que ceux des luttes. Ce sont en même temps ceux d'une modernité elle-même spectrale dominée par le nom de Michelangelo Antonioni. Héros passant leur vie en repérages, désir désert, évanouissements en bout de piste. Qu'est-ce que le fantôme d'un fantôme ? Ce peut être aussi bien sa réapparition que son effacement dernier. Il arrive parfois à Tegua d'hésiter entre les deux. Entre citation et exil, entre cartographie et « anti-cadastre ». Mais il cherche. À tâtons, obstinément. Combien sont ceux qui, aujourd'hui, pourraient en dire autant ? ■

Emmanuel Burdeau est critique de cinéma. Il est membre de la rédaction de Mediapart, tient un feuilleton dans Trafic et un autre dans Vacarme. Il dirige la collection Cinéma » des éditions Prairies Ordinaires. Il est notamment l'auteur de Vincente Minnelli (Capricci, 2011).

Révolution Zendj de Tariq Tegua

L'horizon des événements

par Cyril Béghin

Le troisième long métrage de Tariq Tegua était très attendu, et il s'est fait attendre. Écrit fin 2009, le tournage a débuté en novembre 2010 ; le film a été terminé trois ans plus tard (Grand Prix du festival de Belfort fin 2013), et il ne sort qu'aujourd'hui. Ce timing accidentel a de l'importance, il concourt à l'étrange sentiment de flottement et de permanent décrochage que *Révolution Zendj* procure, alors même qu'il brûle en son cœur de toutes les actualités. Intrigué par une allusion faite par des émeutiers algériens à une révolte d'esclaves noirs du 9^e siècle, les Zendj, un journaliste, Ibn Battuta, se rend à Beyrouth puis à Bassorah pour retrouver quelques traces de leur existence, et saisir le secret de leur insurrection. Sur son parcours il rencontre Nahla, une jeune activiste palestinienne exilée en Grèce, croise des investisseurs américains convoitant des terrains irakiens. Et pendant que Tegua filmait en blocs disjoints ce qu'il nomme lui-même un « paysage d'événements », une traversée aux allures de fouille archéologique hétérogène, les printemps arabes se soulevaient puis refluaient, la Syrie s'effondrait, Daesh y prenait son essor avant de déborder sur l'Irak, la Grèce se cambrait sous l'austérité puis mettait Syriza au pouvoir. *Révolution Zendj* en ressort groggy : il est moins le grand film politique espéré qu'une errance hébétée, accusant en silence les coups de l'histoire qui pleuvent hors champ tout en continuant d'avancer vers une zone de moins en moins définie, en quête d'une flamme fantôme. C'est alors, un peu à la manière de ce que faisait Robert Kramer à travers l'Europe avec *Walk the Walk*, il y a vingt ans, une sorte d'épopée mélancolique dessinée par un duo de personnages séparés – Nahla et Ibn Battuta, l'une vers la frontière palestinienne, l'autre vers les marais de Bassorah. L'effort est admirable, mais on rêvait d'y trouver plus d'épique, et moins de mélancolie.

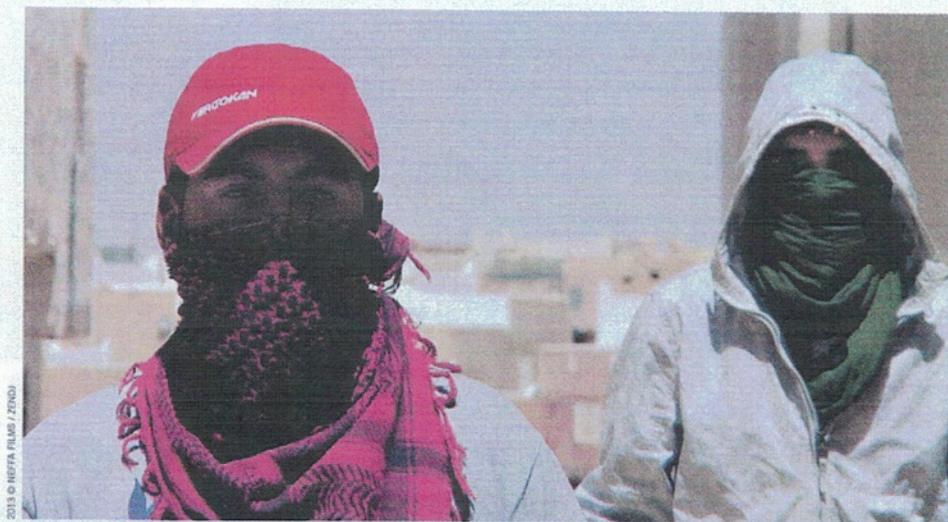
Tegua a expliqué (*Vertigo* n° 47, automne 2014) comment il a renoncé, pour un moment de conversation à Beyrouth, à faire s'exprimer ses interprètes sur la situation en Tunisie et en Égypte, parce que c'était prendre le risque d'un constant retard, d'une course sans fin après l'actualité. La séquence est belle, comme tout ce qui se déroule au Liban : saisissant les silhouettes en contre-jour, se servant de l'architecture pour brouiller les limites entre intérieur et extérieur, entre ruines et reflets, elle substitue la présence sombre des corps à la matière du dialogue. Mais le flou posé sur la précision des faits politiques n'est pas toujours aussi heureux, notamment dans les séquences grecques, qui concentrent les handicaps du film. Une longue fête entre militants réduit le collectif à un unanimité inconsistant et refermé sur lui-même, qui rappelle la dérive *ambient* des manifestations du dernier documentaire de Sylvain George (cf. aussi l'entretien avec Jacques Rancière dans ce numéro). Deux scènes montrant quelques-uns des mêmes militants en répétition d'une pièce de théâtre expérimental, basée sur des extraits de *Mobile* de Michel Butor, impriment au film une teinte *radical chic* aussi

néfaste que la scène dans une galerie d'art où l'on entend un extrait d'*Ici et ailleurs* de Godard. Un entre-soi hermétique des références fait écho au danger de l'unanimité clos : plus que dans *Rome plutôt que vous* ou *Inland*, Tegua semble vouloir rendre des hommages appuyés à des aînés cinématographiques qui encombrant son film de fantômes supplémentaires.

Malgré ces réserves, *Révolution Zendj* brille d'une volonté à suivre. Le chemin pris par Ibn Battuta, embrassant de vastes territoires et allant chercher loin dans le temps la possibilité et l'énergie d'un saut historique, indique l'une des voies les plus riches pour renouveler la fiction politique. Ressusciter une rébellion millénaire, traverser avec amertume les ruines du panarabisme, c'est marteler l'efficacité de l'inactuel comme le fait Eugène Green dans *La Sapienza* sur un tout autre sujet, avec un didactisme très simple qui fait défaut au film de Tegua. Mais les collages de blocs de géographie et d'histoire aboutissent dans *Révolution Zendj* à deux magnifiques surgissements de visages, comme si les révoltés séculaires réapparaissaient vraiment, l'un à Bassorah, l'autre à Athènes dans une ultime séquence. C'est de cette survivance bien réelle qu'il faudra repartir. ■

RÉVOLUTION ZENDJ

Algérie, France, Liban, Qatar, 2013
 Réalisation, scénario : Tariq Tegua
 Image : Hacène Ait Kaci, Nasser Medjkane
 Son : Abdolkader Affak
 Montage : Rodolphe Molla
 Interprétation : Fethi Gares, Diyanna Sabri, Ahmed Hafez
 Production : Neffa Films, Captures, Mirrors, Le Fresnoy
 Distribution : Neffa Films
 Durée : 2 h 13
 Sortie : 11 mars



2013 © NEFFA FILMS / ZENDJ

Révolution Zendj

Algérien, de Tariq Teguaia, avec Fethi Ghares,
Diyanna Sabri.

POSITIF

MARS 2015



Où en sommes-nous ? Eh bien *là*. *Là* où tous les lieux s'équivalent ; *là* où les cartes géographiques ne permettent plus de se repérer ; *là* où les frontières, figées par des diktats révolus ou redessinées sans cesse par les intérêts marchands, n'indiquent plus d'itinéraires à emprunter, de passages à traverser ou à forcer. Nous espérons de nouveau habiter le monde ? Nous désirons survivre ? Un seul moyen : redessiner les cartes, déplacer les frontières. C'est à quoi aspiraient les protagonistes de *Rome plutôt que vous* (2006) et d'*Inland* (2008), les deux premiers longs métrages de Tariq Teguaia. C'est aujourd'hui le destin des personnages de *Révolution Zendj*, Ibn Battutâ et Nahla, un journaliste algérien et une jeune Palestinienne (belle comme une promesse de révolution) dont les chemins se croisent à Beyrouth. Pourquoi Beyrouth ? Parce que Beyrouth est la ville où chercher ce qu'on ne peut pas y trouver n'est pas une mésaventure mais une condition. Une ville où la quête de ce qui n'est pas là permet de réveiller les fantômes, de s'engouffrer dans les interstices, d'habiter les passages, d'ouvrir le possible, de dilater les lieux, de redéployer l'espace. Dilater les lieux, redéployer l'espace : telle est, grâce au concours d'un découpage tendu, d'un chromatisme saturé et d'un texte bruissant, l'opération du cinéma de Teguaia. Telle est sa beauté : utopique, magique, incantatoire.

J.-C. F.

ouvrir l'œil

Cinéaste de l'Algérie contemporaine, le trop méconnu **Tariq Tegua** crée une œuvre géopoétique. Séances de rattrapage au Centre Pompidou pour ce chroniqueur engagé d'un monde qui se cherche.

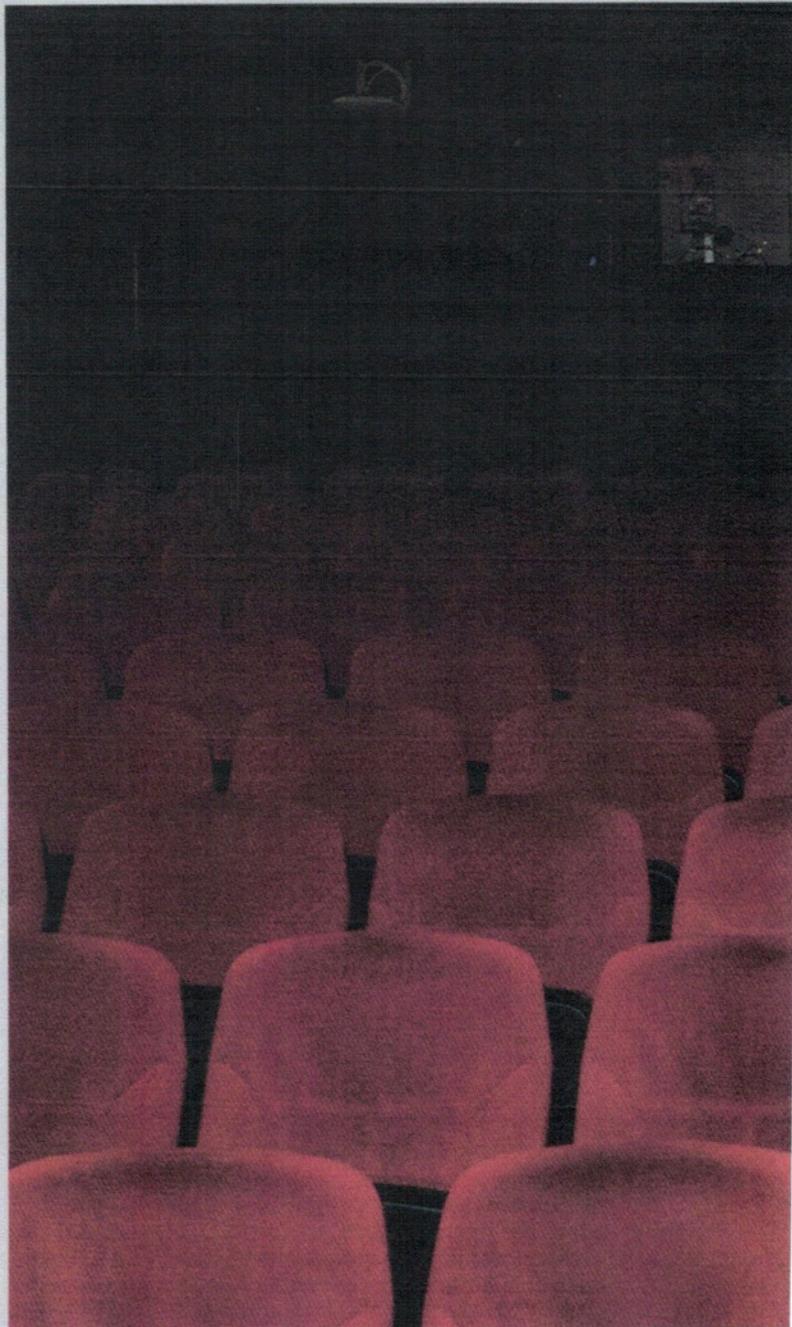
par Jean-Baptiste Morain
photo Hervé Lassince
pour Les Inrockuptibles

Cela fait sept ans que Tariq Tegua est apparu sur nos radars, avec *Rome plutôt que vous*, son premier long métrage. Ses films ont été en compétition dans les festivals de Venise, Rome et Belfort – où il a été plusieurs fois primé. Récemment, Vienne, Lisbonne et l'Amérique latine lui ont demandé de venir présenter

son troisième (et meilleur) film, *Révolution Zendj*. Pourtant, Tegua reste un cinéaste confidentiel.

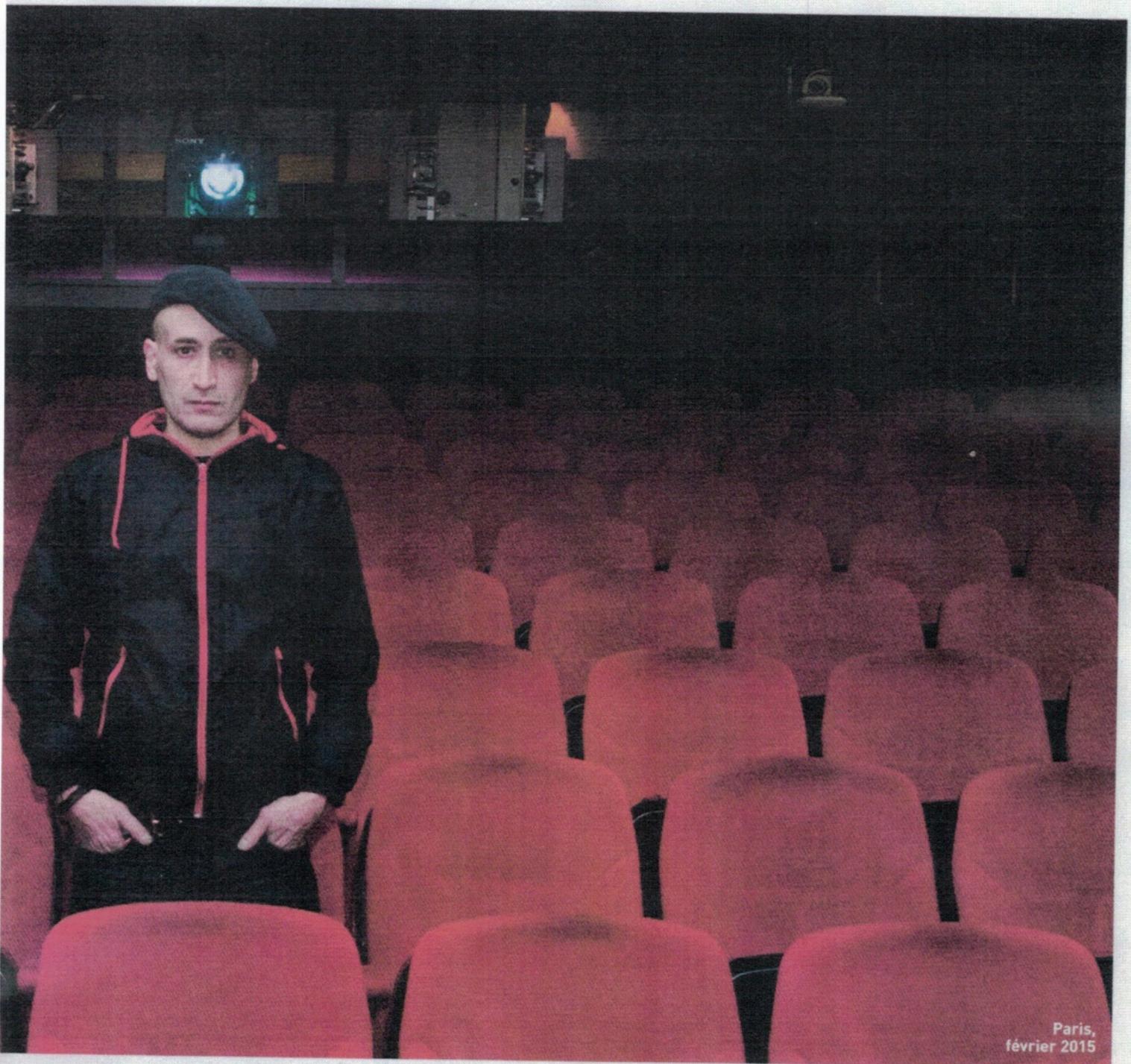
La rétrospective que le Centre Pompidou lui consacre est donc une excellente nouvelle, en ce qu'elle devrait attiser l'intérêt que mérite le cinéma de cet Algérien baigné de culture, de musique et de littérature française et américaine (pour ne pas dire mondiale). Tariq Tegua est l'un des cinéastes qui saisissent le mieux l'air politique du temps et du monde, avec une rigueur formelle dont la modestie de ses moyens de production n'altère pas la puissance : il ne filme jamais un plan qui n'ait aucun sens ou aucune beauté intrinsèque.

Rome plutôt que vous (2006) mettait en scène de jeunes Algérois désespérés qui erraient dans leur ville en attendant de pouvoir la quitter. *Inland* (2008) racontait l'histoire d'un homme qui se perdait, dans les deux sens du terme (perte



des repères, à perte d'espoir, de vue et de vie], dans le désert. *Révolution Zendj* raconte l'histoire d'un journaliste algérien qui, du fin fond de l'Algérie jusqu'aux confins de l'Irak en passant par la Grèce et Beyrouth, va tenter de remonter aux sources des révolutions, en recherchant les restes d'un groupe d'esclaves, les Zendj, qui s'étaient rebellés il y a treize siècles contre leurs maîtres.

En trois longs métrages, Tegua a su créer une œuvre singulière, géopoétique, politique (ouvertement anticapitaliste), contestataire, en quête d'un nouveau souffle pour nos vieilles sociétés engoncées, immobiles et poussiéreuses. Un nouveau souffle qui passerait par un retour aux sources.



Paris,
février 2015

De Révolution Zendj, il dit : "Comment filmer des fantômes ? C'est le problème de ce journaliste algérien et de son enquête paradoxale. Il s'appelle Ibn Battûta, comme le grand voyageur maghrébin de Tanger qui a traversé le monde musulman au XIV^e siècle pendant plus de vingt ans en posant cette question : comment est-on musulman d'un bout à l'autre de l'empire ? Le personnage de mon film se pose une question plus simple : comment peut-on être citoyen ? Sa recherche se place sous le sceau de l'improbable, de l'invisible, de l'évanescent, du disparu. Son vieil ami journaliste lui dit : 'Tu risques de ne trouver que des fantômes' et il répond : 'On verra bien.' Mon ambition était effectivement de donner à voir des fantômes. De donner de la matière, de l'épaisseur,

aussi infime soit-elle, à des fantômes dans une ville, Beyrouth, qui en est peuplée."

Tariq Tegua fait un cinéma magnifique avec des bouts de chandelle, doit tourner sur plusieurs années par manque de moyens, morceau par morceau (on voit aussi New York dans son film). "Je travaille toujours avec des instruments de pauvres. Une caméra semi-professionnelle à 3500 euros avec laquelle j'avais déjà tourné Inland. J'ai presque l'impression de travailler avec un appareil photo. Ce qu'on voit à l'écran, ce sont des choix faits au tournage. Quand les images sont brûlées, blanches, c'est volontaire. C'est aller contre les indications minimales techniques. Disons que je fais ►



Révolution Zendj, le nouveau film de Tariq Tegua, dresse un parallèle entre des révoltes d'esclaves au VIII^e siècle en Irak et la situation grecque. En salle le 11 mars

en sorte que ce ne soit ni monsieur Panasonic, ni monsieur Sony qui fassent l'image." [rires]
 Au moment où nous l'avons contacté, il était à Thessalonique, en Grèce, où il s'est installé voici quelques années. "J'ai un rapport particulier à la Grèce et à Thessalonique. Ça apparaît beaucoup dans mes films, mais en même temps Thessalonique est un lieu où je travaille seul, même si le monteur vient régulièrement. Je suis dans un processus de travail d'esseulement... Je rencontre quand même volontiers des gens et je leur parle de la situation. Certains Grecs sont très dubitatifs par rapport à la radicalité supposée de Syriza... La Grèce est fondamentale dans Révolution Zendj. J'y ai filmé des énergies qui me semblaient perdues ailleurs, étouffées en tout cas. Le paradoxe, c'est que la Grèce est à genoux, les gens vivent de peu, les jeunes s'exilent, mais elle a réveillé la possibilité d'un sursaut dans les autres pays. Ça me semblait évident il y a quatre ans quand j'ai commencé le film. Cette énergie politique était là, et pas ailleurs. Et je suis content que pour une part de l'Europe, l'exemple grec puisse donner à réfléchir. Encore faut-il que les gens désormais au pouvoir parviennent à imposer leur voix à d'autres instances que la Grèce."
 Même s'il vit à Thessalonique, on a souvent croisé Tariq Tegua à New York ou à Paris. Lui refuse pourtant le statut de voyageur : "Je ne voyage pas, je me déplace. Je connais de vrais voyageurs, qui partent six mois en Indonésie. Je ne suis pas non plus un touriste. Je me déplace pour regarder le monde défiler devant moi. Ce n'est pas voyager, c'est être aux aguets. Je suis à découvert dans le lointain. Hébéété, sidéré. Mais je

ne fais pas des films qui sont le reflet de mon existence." Dès ses premiers courts métrages, Tegua filmait pourtant l'ennui et la colère de jeunes diplômés qui ne trouvaient ni travail ni raison de vivre dans un pays qui ne leur proposait rien et qu'ils cherchaient à fuir.

La fuite : un terme qui ne s'applique pas à lui. "Si je fuis l'Algérie, ce qui serait à prouver, alors je fuis partout. L'Algérie, je m'en tiens à distance mais j'y suis très présent. Je n'ai pas renoncé à tourner des films en Algérie, ce qui me semble fondamental. Mes amis et mon frère vivent toujours là-bas, j'aide parfois des copains à faire des films. Je voudrais qu'on monte une salle de cinéma. Qu'on édite des livres de cinéma, de photo, je voudrais qu'on fasse plein de choses. Ce ne sont encore que des idées. Mais ils ne m'attendent pas pour comprendre ce que vit ce pays. C'est la vraie vie pour eux."

Que sait-on alors de ce garçon étrange, réputé control freak, qui fait lui-même les affiches de ses films ?

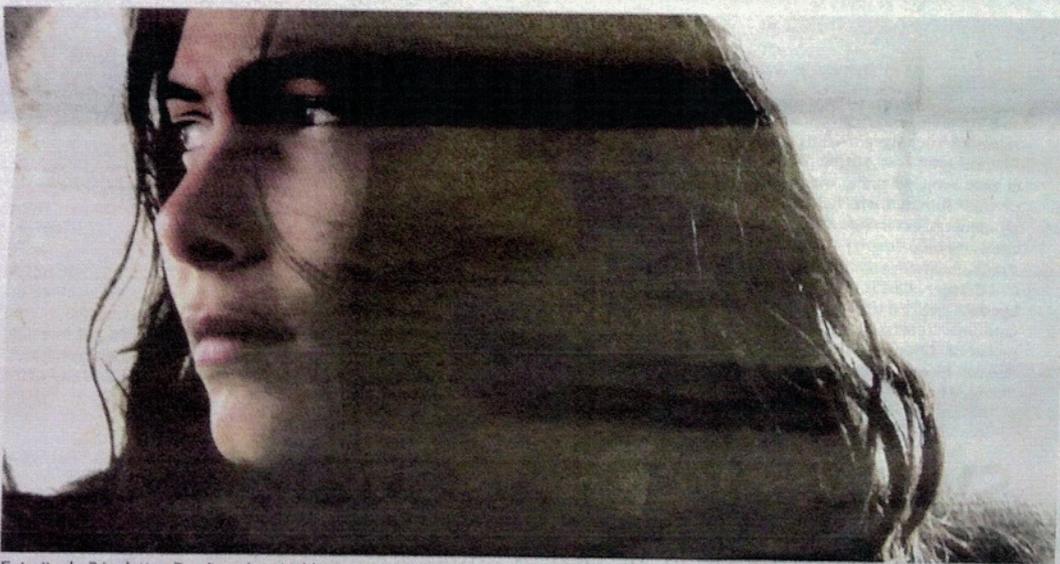
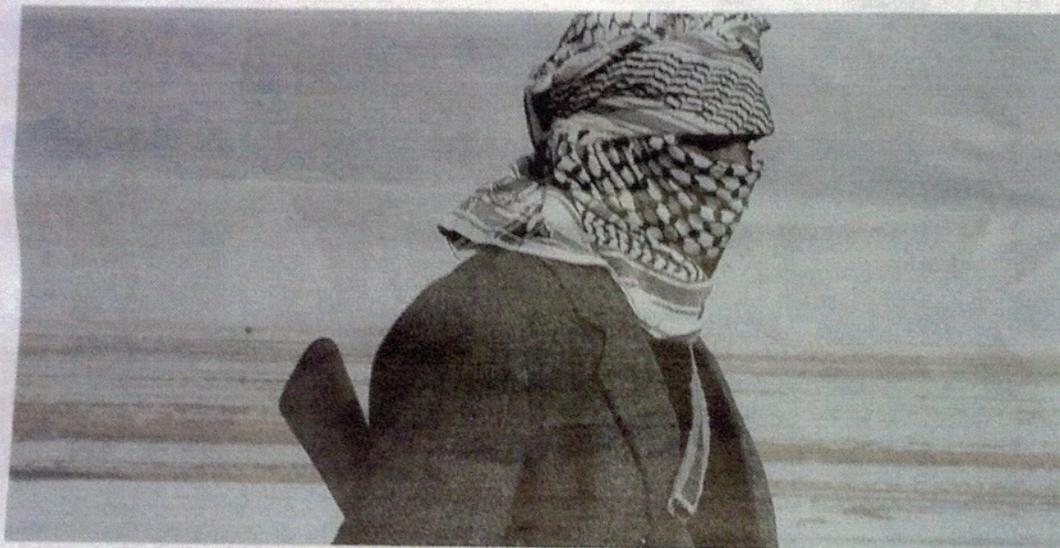
Déjà qu'il n'est pas apôtre de la biographie. "Je préfère rester elliptique. Je conteste le fait que le biographique le plus instantanément saisissable – par exemple, le fait d'avoir fait des études supérieures – puisse expliquer totalement pourquoi les films sont comme ils sont. Parce que moi-même, je n'en sais rien." Il finit quand même par dire qu'il est issu d'une famille de gauche, que son père était historien, et qu'"aucun des films qu'on a faits avec mon frère n'auraient été possibles sans le support inconditionnel de notre mère. Ce qui me semble remarquable pour une femme algérienne de sa génération. Mon frère, lui, est un activiste politique en Algérie. Et moi, je fais du cinéma. Tu le vois, ce n'est pas tellement une réussite... [rires] Mais elle nous a toujours soutenus." Révolution Zendj lui est d'ailleurs dédié. ■

"je me déplace pour regarder le monde défiler devant moi. Ce n'est pas voyager, c'est être aux aguets"

rétrospective Tariq Tegua films et rencontres du 6 au 15 mars au Centre Pompidou, Paris IV^e, centrepompidou.fr
 critique du film dans le numéro de la semaine prochaine

Une rétro à Beaubourg et un nouveau film en salles le 11 mars pour le cinéaste algérien radical.

TARIQ TEGUIA, SAUTE-FRONTIÈRES



Extraits de *Révolution Zendj*: en bas, Nahla, jeune étudiante palestinienne. PHOTOS DR

C'est en 2008 qu'on a rencontré Tariq Tegua pour la première fois, après avoir découvert son premier long métrage, *Rome plutôt que vous*. Né à Alger fin 1966, ce cinéaste a détonné d'entrée de jeu par la radicalité de son approche de la mise en scène, mixant Godard (pour la grammaire déconstruite du récit, le caractère flottant de personnages qui s'expriment par slogans ou phrases énigmatiques) et Antonioni (la faculté à saisir l'esprit du présent par le dialogue entre architecture et paysage). Une autre influence le traverse en fait totalement, et disons qu'elle lui a fourni une impulsion décisive pour passer de la théorie à la pratique alors qu'il était étudiant en philosophie esthétique à Paris, travaillant sur le corpus film et photo: «Comment construire des "fictions cartographiques" ? » s'interroge-t-il

alors. Il lui faudra encore tâtonner plusieurs années dans une certaine solitude si l'on veut bien imaginer qu'Alger n'est pas le lieu le plus fertile en nouveau cinéma. Il sera aidé dans sa démarche par son frère, Yacine Tegua, qui le produit.

Spectral. Sept ans après la révélation *Rome plutôt que vous*, le cinéaste est un habitué des festivals les plus pointus, et il est l'invité pour

Gagner le droit de circuler librement en évitant les évidences de la norme et du marché. Tegua y revient sans cesse.

quelques jours du Centre Pompidou qui, après Bertrand Bonello, montre tous ses films (courts et longs métrages) et lui a passé com-

mande d'un autoportrait, *Où en êtes-vous, Tariq Tegua ?*

Son dernier film, *Révolution Zendj*, sort enfin en salles (le mercredi 11 mars). On y suit un journaliste algérien, Ibn Battutâ (du même nom que le fameux voyageur arabe du XIV^e siècle), alter ego du cinéaste - du moins portant le même genre de casquette que lui - qui décide de comprendre qui étaient ces

«Zendj» révoltés, des esclaves noirs en lutte contre leurs maîtres sous l'empire des Abbassides de Bagdad entre 869 et 883 dans le sud de l'Irak, dans la région de Bassorah. Cet épisode, par son caractère imprécis, mythique et spectral, nimbe le présent d'un halo de mélancolie hagarde. Ibn Battutâ se rend à Beyrouth où il croise la route de Nahla, une jeune étudiante palestinienne venue remettre quel-

ques milliers d'euros en cash aux déshérités du camp de Chatfla, fonds réunis par des étudiants grecs. Parmi les protagonistes, à la fois narrativement marginaux mais politiquement décisifs, on trouve quelques Américains, mi-diplomates mi-affairistes, qui mêlent business-plan et croisade chrétienne dans un charabia néoconservateur. *Révolution Zendj* entend embrasser dans sa structure itinérante, transfrontalière, le climat d'attente, d'atermoiement et d'irrésolution qui règne dans la plupart des pays du bassin méditerranéen, soit affectés par une crise économique grave (la Grèce), soit condamnés à être la plaque tournante des utopies et échecs du monde arabe (le Liban). Evoquant le type d'urbanisme déglingué que l'on voyait dans *Rome plutôt que vous*, Tariq Tegua nous expliquait déjà en 2008: «*La réalité d'Alger, c'est son extension, une réalité qui veut pour l'Algérie tout entière. Un paysage de chantiers perpétuels et inachevés avec ses immeubles hérissés de ferrailles, construits sans plan d'urbanisme, un paysage de ruines récentes. [...]* En Turquie, au Kurdistan irakien, à Ramallah, dans tout le bassin méditerranéen, on retrouve ces villes métastases habitées par une "lumpen bourgeoisie" à la recherche du confort moderne et des signes de la réussite.» Ces ruines du contemporain constituent à nouveau le cœur du projet *Révolution Zendj*: la jeunesse sillonne ces espaces où semble faire rage une invraisemblable folle parasitique alliant les forces de la spéculation capitaliste et l'entropie d'une société sans état fiable.

Aussi bien l'image - multipliant les décadrages, les contre-jours et les reflets - que le son - superposant lambeaux de phrases, musiques et bruits d'ambiance - composent le style entrechoqué propre à Tegua, cette manière d'ajouter des éléments par notations instantanées comme si le film était son propre journal de bord, arborant ses structures, ses thèmes, se perdant soudain dans une digression ou s'enlisant dans le décor.

Entrechoqué. Dans son deuxième film, *Inland*, le cinéaste a clairement exprimé le souhait d'insérer sa vision de l'Algérie dans l'ensemble géographique et historique plus vaste de l'Afrique, et la perspective s'est élargie encore ici par les sauts de puce d'un montage qui nous promène d'une scène d'agitation sociale dans le sud algérien à une soirée alter à Athènes, d'une galerie d'art à Beyrouth à une rue de New York jusqu'à l'évasion déceptive sur les eaux vastes et grisâtres du Tigre.

Echappé aux assignations, gagner le droit de circuler librement en évitant les évidences de la norme et du marché, Tegua y revient sans cesse. Après Paris, Alger, il vit désormais à Thessalonique. Son indépendance farouche se paye aussi d'une grande difficulté à boucler financièrement ses projets puis à les diffuser correctement. En effet, *Révolution Zendj* a été montré au festival de Belfort en décembre 2013 où il a reçu le grand Prix mais n'a, pendant un an, pas trouvé de distributeur.

DIDIER PÉRON

TARIQ TEGUIA, FILMS ET RENCONTRES

au Centre Pompidou, 75004, du 6 au 15 mars. Rencontre avec le cinéaste le 14 mars à 17 heures.

RÉVOLUTION ZENDJ de **TARIQ TEGUIA** avec Fethi Gares, Diyana Sabri, Ahmed Hafez... 2h13. Sortie en salles le 11 mars.